L'ART SACRÉ

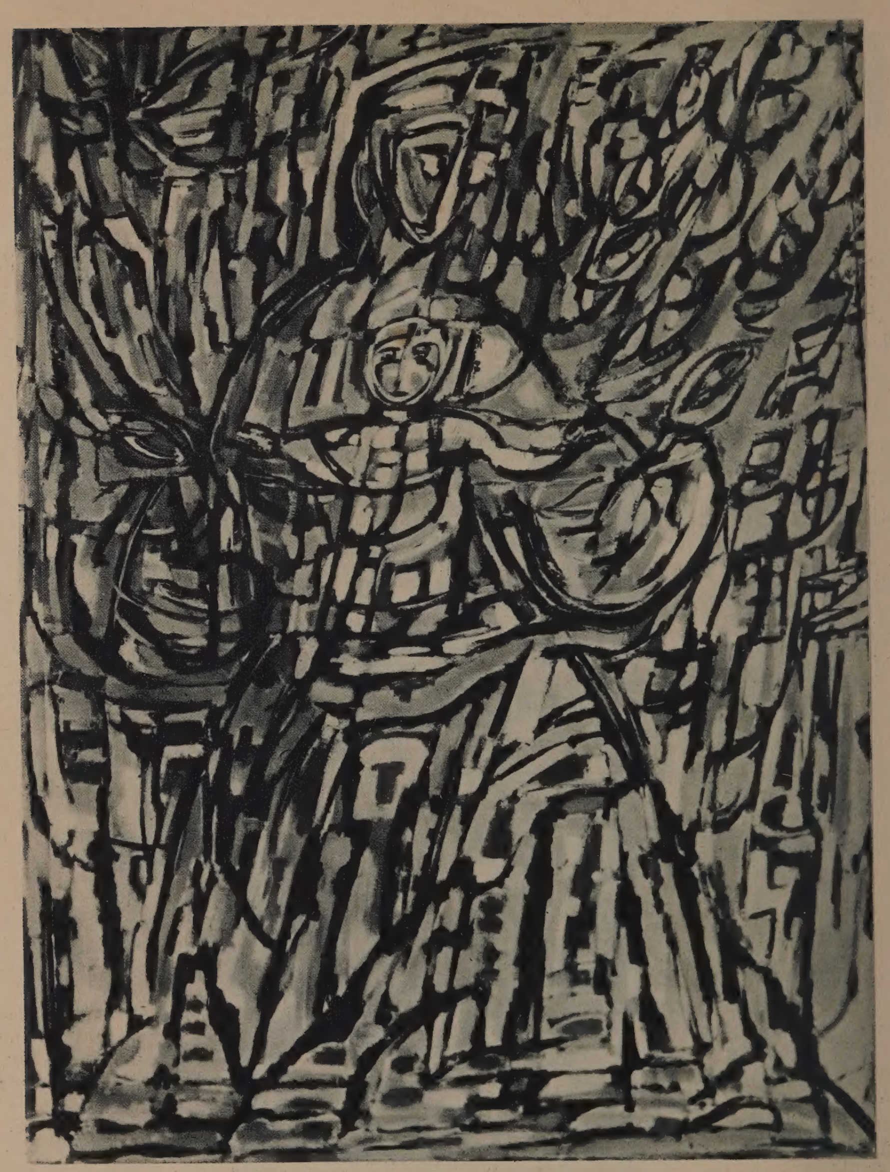
Revue mensuelle



Voici des artistes pour l'Église

5-6

Janvier-Février 1952



Elvire Jan. Vierge à l'Enfant environnée d'anges (détail). Carton de tapisserie, 1951.

Voilà bien une de ces œuvres qu'il ne faut pas juger à la légère, au premier regard, et en y cherchant les expressions physionomiques où se complaît la piété. C'est de son rythme, de son mouvement, de son caractère mystérieux, de sa monumentalité que qualité s'impose à la contemplation.

Sur la couverture, tissu par Plasse-Lecaisne.

QUELQUE tâche qui doive être accomplie dans l'église, deux grandes questions connexes se posent aux responsables : « De quoi s'agit-il ? » — « Qui est qualifié pour ce travail? »

— « De quoi s'agit-il? » C'est-à-dire : quelles sont précisément les données, les exigences réelles, les opportunités? Précisons *le programme*! A ce propos, il faut rappeler une fois de plus que les artistes se plaignent tous de trouver rarement chez les responsables la conscience objective des données qui commandent leur travail. Les libraires nous disent que la plupart de leurs clients entrent dans la boutique sans savoir quel livre ils veulent. Les gens qui font construire ne se rendent pas compte non plus des besoins *exacts* auxquels les édifices qu'ils projettent devront répondre. Il en va de même des autres œuvres de l'art. Mais si le libraire peut utilement conseiller les clients d'après les désirs qu'ils lui manifestent, les artistes ne sont pas à même de connaître, réduits à leurs seules informations, maintes données objectives qui doivent déterminer leurs œuvres. A qui fait la commande d'en préciser le programme. Néanmoins, le plus souvent ces clients n'en ont qu'une idée vague, tandis qu'ils se perdent en rêves sur *l'aspect* des œuvres futures ; cet aspect n'est pourtant pas leur affaire, mais celle des artistes. (Ou quand leurs programmes ne sont pas vagues, combien de fois ils sont saugrenus, alambiqués !)

— « Qui est qualifié pour tel travail? » Cette seconde question commande le fascicule que voici.

Qui? Pour chaque tâche, *un homme*. Nous n'aurons pas travaillé en vain si quelque jour sont admis ces deux axiomes :

UNE TACHE D'ÉGLISE EXIGE PRESQUE TOUJOURS CRÉATION
POUR CRÉER, IL N'Y A QUE LES CRÉATEURS.

Nous sommes très loin de compte.

La plupart du temps, ou bien on choisit du *tout fait*, ou bien l'on fait créer par qui n'est pas créateur mais marchand, ou enfin l'on se croit capable de créer soi-même.

Nous avons attiré l'attention sur les deux premiers cas dans notre numéro récent : « Les marchands et le temple ». Nous n'allons pas le recommencer.

Rappelons néanmoins que le *tout fait*, si regrettable qu'il soit en principe à bien des égards, ne nous paraît pas à exclure systématiquement. Mais dans l'état actuel des choses, on ne trouve dans le commerce que de bonnes reproductions d'ancien, très peu de bons modèles récents reproduits en série, une foule de choses odieuses. La peur de courir les risques de la création ne laisse donc guère de choix que parmi du mauvais.

L'habitude s'est tellement enracinée de s'adresser pour tout à des fournisseurs qu'on les charge même de ce qui est création pure. Telles personnes se croiraient téméraires de commander un vitrail à un maître-verrier, et sont rassurées en le demandant à quelque grand fabricant de vitraux. Pourtant, comme nous l'avons expliqué dans le numéro précité sur les marchands, quand bien même ce fabricant désirerait produire une œuvre *artistiquement honnête* (ce dont, le plus souvent, il n'a pas même le sens), il en serait empêché par les lois inéluctables que lui impose la marche de sa maison.

Enfin, un trop grand nombre de prêtres, et de religieux, de religieuses (cela ne leur est pas propre, mais il faut bien que nous pensions à eux, puisqu'il s'agit d'art sacré) composent eux-mêmes ce dont ils ont besoin. Ils donnent les dessins de calices, de chasubles, d'autels, etc. Pour sûr, certains d'entre eux sont qualifiés et réussissent ce qu'ils font. Mais ils sont une minorité infime, et se rendent compte tout les premiers que leur cas ne saurait être érigé en règle. Le sens artistique, surtout créateur, surtout exercé comme il doit l'être pour des œuvres valables, n'est pas du tout la chose du monde la plus répandue. Il est même devenu des plus exceptionnels.

Nous sommes stupéfaits de l'assurance avec laquelle on nous demande des « idées », des « modèles », de tous les objets liturgiques ; on nous en demande même en vue de vitraux, de peintures, de statues ; les personnes qui s'adressent à nous pour cela s'imaginent le plus souvent qu'elles-mêmes ou quelque connaissance de leur entourage pourra « s'inspirer » de telles indications pour faire une œuvre satisfaisante. La fréquence de telles demandes et ce que nous voyons un peu partout nous révèlent une ignorance générale et



Les frères Debiève. Tapisserie. (Voyez p. 6.)

vraiment candide des exigences d'une création artistique valable. On ne se doute pas que même l'accord de deux tons sur un mur, la proportion d'un pied et de la table qu'il porte sont des problèmes que résolvent seuls d'une façon vivante, sensible, digne de la maison de Dieu, des gens dont la vie se passe à affiner, à rendre rigoureux leur sens inné des valeurs picturales et plastiques. Ces gens, ce sont les artistes (ceux du moins qui sont dignes de ce nom).

On ne peut pas plus se passer d'eux pour que la maison de Dieu redevienne la « vision de la paix », qu'on ne peut se passer du médecin dans la plupart des maladies, ou du boulanger pour avoir du pain.

Assurément, la misère actuelle est la pire des conditions pour faire valoir cette exigence.

Mais d'abord, « il faut ce qu'il faut ». Ce qui a disparu, c'est le goût de l'œuvre vivante, faite pour une destination précise, c'est l'amour de la *qualité*. Là où renaît ce goût, cet amour, on consent volontiers aux sacrifices que cette qualité requiert. Elle est bien une *exigence*. Il faut réapprendre à se priver des choses, tant qu'on ne peut pas y mettre le prix, à refuser quelque camelote que ce soit, quelque malfaçon, quelque facilité !

Alors, on s'aperçoit que le recours aux artistes qualifiés n'est pas tellement dispendieux. Il y a même des artistes qui rêvent, comme l'avait fait jadis Desvallières, de prêter leurs services aux curés, en se contentant du gîte, du pain et du prix de la matière. Combien, même normalement payés de leurs peines, demandent moins que les marchands ! Sur la dépense qu'il faut pour repeindre intérieurement une église, que sont quelques billets pour indemniser un peintre que l'on fait venir des environs ou d'un grand centre et auquel on demande des gouaches ou des aquarelles indiquant l'harmonie de l'église repeinte, les tons que devront observer les ouvriers ? Aménagements intérieurs, statues, vitraux, vêtements liturgiques, orfèvrerie, éclairage... Pour tout existent des hommes qualifiés. Et avec moins de millions (peut-être faut-il chiffrer par milliards, même dans notre pauvre pays) qu'il n'en va chaque année dans les caisses des mercantis pour déshonorer les sanctuaires, les artistes rendraient à ces sanctuaires leur dignité.



Les frères Debiève. Carton de tapisserie. (Voyez p. 6.)

LES " MIRACLES " DES GRANDS ET DES PETITS " GÉNIES "

C'est ici le cas d'insister sur le sens réel des efforts poursuivis par « L'Art Sacré », de dissiper des équivoques auxquelles se complaisent certains à ce sujet. Nos amis et nous-mêmes y avons donné lieu : nous avons fait valoir comme elles le méritent celles des œuvres récentes, qui sont effectivement sensationnelles — et tellement contestées ! — nous avons prôné les « génies » comme seuls qualifiés ; nous avons conclu des conditions à tous égards anormales où les œuvres sacrées doivent naître aujourd'hui, que l'on ne peut espérer que des « miracles ». Trop de gens ont donc compris qu'à nos yeux ne comptaient que des « vedettes » et que nous méprisions les talents moyens. Nous avons eu beau protester contre cette interprétation (1) l'on s'obstine à nous prêter cette façon de voir

Au vrai, nous étions naïfs de croire entendu qu'il y a des « génies » de toutes sortes de degrés, qu'il y a de grands et de petits « miracles ».

« Aux grands hommes les grandes tâches ! » (2) a crié le P. Couturier. Certes ! Si l'on voulait bien prendre garde que depuis la fin de l'époque baroque les grands artistes ont été tenus à l'écart des tâches d'église et que les plus grandes tâches

(1) Notamment dans *L'Art Sacré*, 1951, n. 9-10, p. 16, col. 2.
(2) *L'Art Sacré*, mai 1950.



Crèche composée et modelée par l'abbé Prevost, curé de Pontavert (Aisne), 1950.

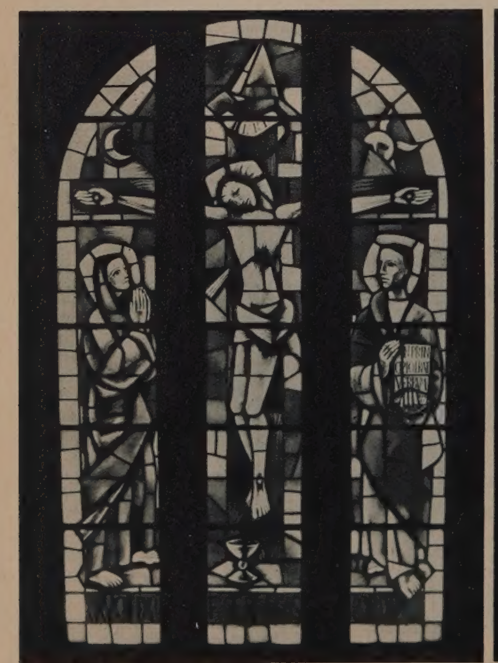






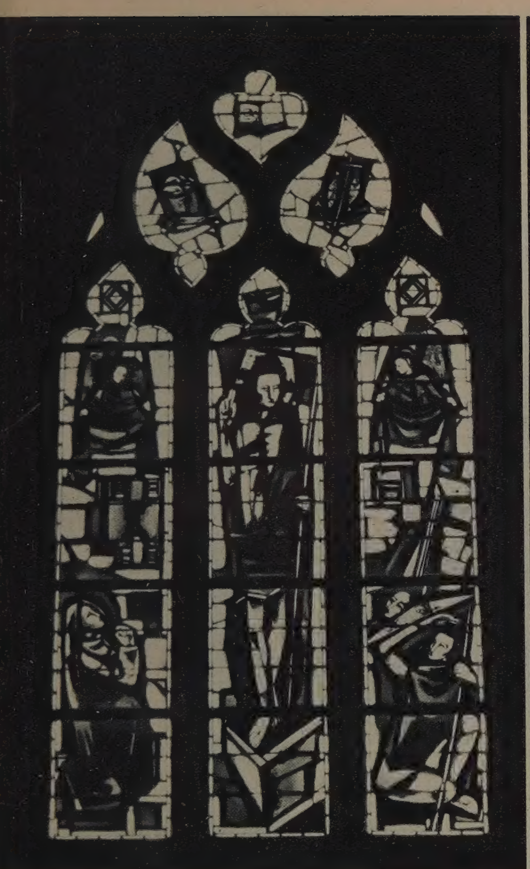
Les frères Raymond et Michel Debiève, à Sous-le-Bois-lès-Maubeuge, sont jumeaux, fils d'un carreleur. Leur cas est à peu près unique aujourd'hui en ce qu'ils ont suivi le cycle d'une Ecole des Beaux-Arts (celle de Valenciennes) en ayant gardé intacte l'ingénuité de leur vision. Ils le doivent à l'intelligence de leur maître, M. Bettremieux. Ils passaient à l'école pour des phénomènes. L'étonnant est qu'ils n'aient adopté aucun genre que ce soit, *pas même le genre naïf* : leur façon de dessiner et de peindre, c'est évidemment leur façon de sentir, et n'est en rien affectée.

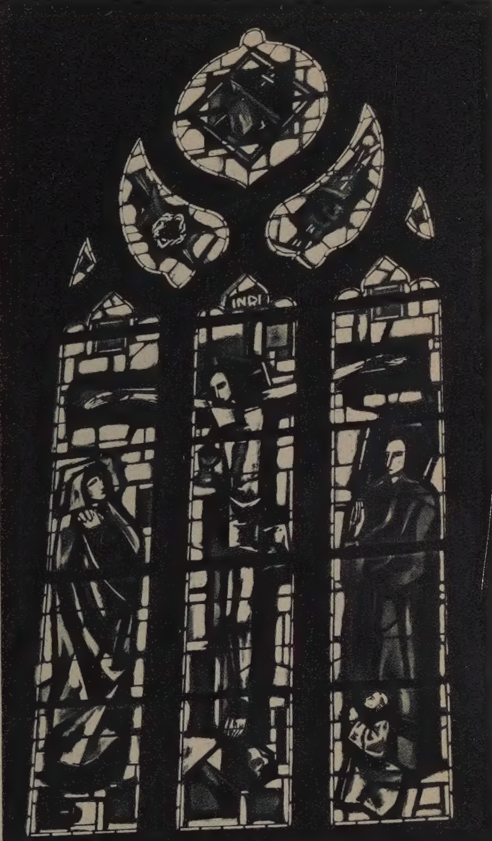
Ils continuent leur métier de carreleur, auprès de leur père, se relayant, un jour sur deux. Alternativement, donc, ils se livrent à leur art : ils font des tapisseries, des images, qu'ils éditent par un procédé à eux et dont ils peignent chaque exemplaire, de la céramique des médailles. On voit qu'ils ont un beau sens monumental, et nous espérons qu'on leur confiera des murs de chapelles à peindre.





Jacques Bony. Vitraux de l'église de Jurques (Calvados).





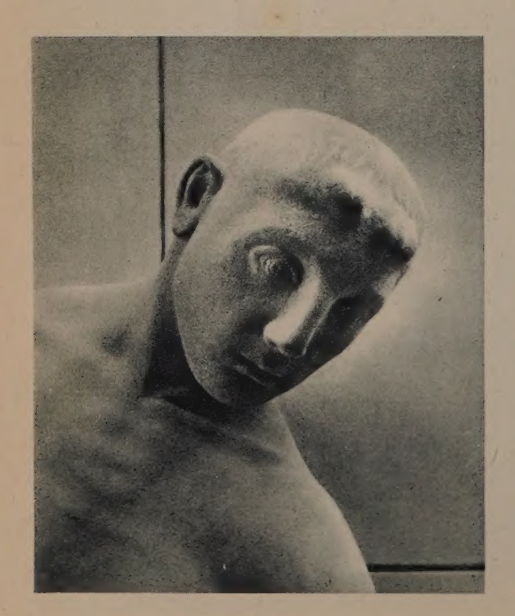


Maurice Rocher. Deux fenêtres de l'église de Beaumont-en-Auge (Calvados).
Louis Ferrand. Chapelle de l'Hôpital Bellier, Nantes. Photo Armen



Gili (à La Chapelle-Saint-Mesmin, Loiret), né en 1914, est un des jeunes maîtres de la sculpture française le plus évidemment désignés pour la sculpture religieuse, celle qui fait corps avec le monument, ou pour la statue.

Ci-dessus, « le Forgeron » (détail) et ci-dessous, détail de « la Paix », sur une maison à Orléans, rue Bannier.



dans l'Eglise ont été confiées à des médiocres, on comprendrait l'urgence de ce cri. Et l'on ne s'étonnerait pas du retentissement qu'a dans le monde l'appel à de grands maîtres — quelque modestes pourtant que soient les tâches auxquelles on les a appelés (parce qu'on n'en avait que de modestes à leur proposer).

Mais nous ne pouvions imaginer qu'on nous accuserait de méconnaître les tâches courantes de toutes sortes, nous qui nous y intéressons tous les jours : certaines sont matériellement considérables, comme de fermer toutes les fenêtres des grandes églises sinistrées ou nouvelles (3). Nous nous plaisons à recommander pour elles à quiconque nous consulte les artistes dont nous avons connaissance qui nous paraissent aptes à les accomplir. Que ces artistes existent aujourd'hui, c'est l'effet du renouveau général des arts vivants, et plus particulièrement des efforts accomplis par Denis et ses émules (4).

---

(3) Exemples Saint-Hilaire-du-Harcouet (Manche), où Le Chevallier fait de la non-figuration, Chanu (Orne), par Paul Bony.

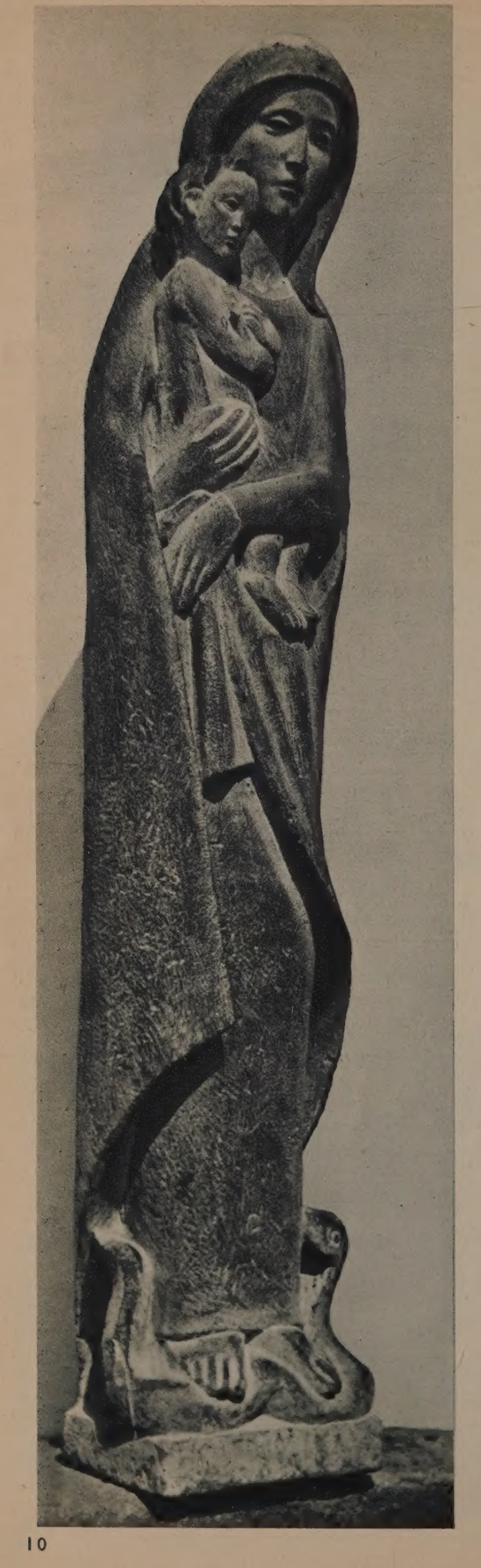
(4) Cf *L'Art Sacré*, 1943, n° 3-4 : « Bilan de l'époque 1920-40 »



Ce portrait par André Arbus (Salon des Tuileries, 1951)
fait souhaiter que quelque image de sainte lui soit demandée.



Jacques Bertoux et Ch. Gianferrari. Monument à la Résistance de Dun-les-Places (Nièvre), 1947-48.



Ce qu'il y a de plus déplorable peut-être dans la navrante « querelle de l'art sacré », c'est qu'elle détourne du véritable combat. Il a lieu entre l'art vivant et le *tout fait* — celui de la camelote, celui des formules, celui de l'habileté sans âme. Mais c'est plus commode de se disputer au sujet de « tendances » jugées plus ou moins « avancées », « outrancières », ou de mépriser en faveur des grandes « vedettes » les talents moins fameux (ce dont certains nous accusent) ou, au contraire, pour venger ces talents, de sous-estimer les artistes exceptionnels... Quel vain tumulte ! S'il s'élève avec tant de violence, c'est parce qu'on préfère ramener à des opinions *toutes faites* ce qui précisément vient les bousculer. Nous ne nous reconnaissons pas dans les personnages qu'on veut nous faire jouer au gré des catégories que précisément nous récusons. Le présent fascicule vient rappeler que ce qui existe, ce ne sont ni des « tendances », ni des systèmes, ni des formes d'art, ni de prétendus « styles ». Hélas, tout cela ne prend que trop une existence imaginaire pour provoquer des querelles, mais n'a aucune réalité positive : ce qui existe, ce sont *les créateurs*, « grands » ou « petits », très diversement qualifiés pour les tâches les plus diverses. Assy, Vence, Audincourt, c'est-à-dire les réussites que les journalistes ont rendu fameuses, sont les cas éclatants de ce qui s'accomplit ailleurs d'une façon moins brillante et de ce qui devrait se généraliser : la création d'œuvres valables.

Si l'on a besoin d'un schéma qui trahisse le moins la réalité, il faut substituer à ceux qui brouillent tout celui-ci dont le sens est authentique et profond. D'une part, une continuité saisissante existe des formes les plus basses de la bondieuserie aux plus ambitieuses de l'académisme (5) ; d'un bout à l'autre de cette chaîne, l'esprit — si l'on peut dire — l'esthétique et la sentimentalité apparentent ces formes les unes aux autres ; les différences y sont surtout des degrés de prétention et d'habileté (ce qui est parfaitement vain). D'autre part, entre les créateurs, les différences infinies d'inspiration, de dons spontanés, de talent réfléchi, de « tendances » si l'on veut, leurs oppositions mêmes à tant d'égards, sont secondaires, du moment qu'ils sont des créateurs, si peu que ce soit : des artistes doués et qui œuvrent selon leurs dons, sans les affecter ni les forcer. Ils ont un « génie », au sens traditionnel du mot, un *ingenium*, qui vit, qui trouve. Ils font leurs « miracles », plus ou moins modestes ou extraordinaires.

---

(5) Nous nous permettons une fois de plus de renvoyer à notre étude de base : « Explication de la Décadence. L'académisme et ses méfaits. » *L'Art Sacré*, 1947, n° 10. Tant qu'on n'a pas conscience de ce que nous y montrons, on ne se rend pas compte que l'académisme s'oppose radicalement aux valeurs spirituelles, religieuses, sacrées ; on croit que nous nous fourvoyons en des disputes d'ordre esthétique.

Philippe Kaeppelin,
Vierge à l'enfant (1 m. 50)
granit légèrement polychromé.
Niche d'angle d'une maison
à Ottrott (Bas-Rhin)

2



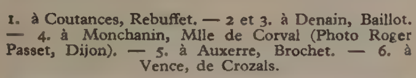


1

3



Les ressources du cru pour les mille tâches courantes



1. à Coutances, Rebuffet. — 2 et 3. à Denain, Baillot. — 4. à Monchanin, Mlle de Corval (Photo Roger Passet, Dijon). — 5. à Auxerre, Brochet. — 6. à Vence, de Crozals.



4



5



6



André Minaux. Descente de croix (1951). Photo Cauvin.

Disons franchement que ni le Christ ni la Sainte-Vierge (?), assise au milieu du tableau, ne nous paraissent admissibles. Mais la noblesse des deux parties de droite et de gauche, l'atmosphère si grave et silencieuse de l'ensemble, la beauté de la facture nous font mettre quelque espérance en ce peintre pour la décoration religieuse. Il parvient à conférer un caractère sacré même au costume moderne. Nous manquons d'artistes qui puissent traiter les scènes religieuses avec sérieux, profondeur, selon le réalisme simple et direct qu'il faut à la généralité des fidèles.

LE DRAME ACTUEL DES MOYENS ET PETITS « GÉNIES »

Il y a un malheur, à cause duquel ce schéma n'est qu'un schéma, et les choses se trouvent terriblement mêlées. C'est que la sensibilité visuelle est aujourd'hui très souvent stérilisée. La médiocrité académique, si rare chez les imagiers gothiques, est maintenant fréquente. Les petits qui ne visent pas à faire œuvre ambitieuse, notamment ceux qui demeurent à ce niveau que l'on dit « artisanal », n'ont plus en général les qualités sensibles qui faisaient naguère encore l'intérêt des artisans. A peu près tout ce qu'ils ont vu depuis leur enfance a gâté leur vision, qu'ils soient des autodidactes ou qu'ils aient appris dans des écoles. Presque tout a découragé leur instinct s'ils en avaient. De mille manières, ils ont subi les influences de l'académisme.

Là-dessus se fait sentir la secousse donnée par les dernières exaspérations de l'art vivant. Les belles libertés des maîtres, vues par qui n'a pas le sens plastique et pictural exceptionnellement vif, ou une possession assez rigoureuse et exercée de ses moyens d'expression, deviennent de l'arbitraire et du lâché. Ajoutez l'instabilité de toutes choses, les conditions de la vie actuelle qui démoralisent, qui ne sont pas seulement cruelles matériellement, mais qui forcent les plus modestes à jouer des personnages, à paraître *plus* et *autres* qu'ils ne sont, à moins qu'au contraire elles ne les enfouissent en des besognes subalternes où ils ne peuvent se développer et prennent de faux plis...

Rares sont donc aujourd'hui parmi les artistes doués, ceux qui ne sont pas, d'une façon ou d'une autre, affectés soit par les effets incorrigibles d'habitudes scolaires, soit par un manque de discipline, de rigueur, et ces deux sortes de défauts ne s'excluent certainement pas, peuvent trop bien s'allier.

Ces défauts sont particulièrement dangereux et



Marek Szwarc. Trône de David (taille directe en pierre), 1950.



Jean Cattant. Les disciples d'Emmaüs (inachevé).

pénibles lorsque les artistes s'appliquent à satisfaire aux obligations des programmes sacrés. Certaines des directions dans lesquelles l'art contemporain pousse ses pointes les plus vives sont à l'encontre des vœux de la piété la plus commune. Par exemple, les orientations si diverses de la sculpture que représentent les noms de Brancusi, de Laurens, d'Adam, de Couturier, de Giacometti ne sont assurément pas favorables à la création de statues de dévotion dont le visage exprime les sentiments que souhaitent les fidèles pour s' « aider à prier », comme ils disent. Aujourd'hui, l'expression des sentiments nuit le plus souvent à la forme, dégénère en sentimentalité. Il est rare, lorsqu'un artiste doué pour d'autres tâches s'y efforce, qu'il ne tombe soit dans la sécheresse, soit dans la mollesse, ou qu'il n'outre violemment cette expression.

Pourtant la demande est là. Son vœu est légitime. Qui fera une statue du Sacré-Cœur? Qui un Saint-Joseph, une Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus ou une Vierge de Fatima? Les artistes qui en ont le goût et le pouvoir méritent un vif intérêt. Etendons à tous les programmes courants ce que nous percevons sur de tels exemples : seuls les artistes modestes qui satisferont aux exigences de ces programmes permettront d'éliminer la bondieuserie (de haute ou de basse volée).

On est émerveillé des dons qui fusent chez nombre de jeunes, de leur fréquente ouverture, de leur sensibilité vive aux valeurs qu'ont illustrées les maîtres (du passé et d'aujourd'hui). Quand l'enseignement est intelligent, il fait aboutir ces dons, et bien des signes permettent d'espérer. *L'application modeste des dons aux tâches d'Eglise* révèle des possibilités inattendues. Il faut leur donner leurs chances. Pour demeurer dans la ligne d'exemples où nous nous sommes engagés à l'instant, nous avons rencontré de jeunes sculpteurs qui ont retrouvé, à faire des saints de bois, ce plaisir, cette verve, ce goût des expressions directes et vraies qui réjouissaient les anciens imagiers.

Le dossier que voici devrait d'abord donner aux artistes que nous y signalons les occasions de nouveaux travaux, ce vrai courant de commandes sans lequel les créateurs n'ont pas l'élan qu'il leur faut. La plupart des artistes vivent difficilement, végètent, lorsqu'ils ne connaissent pas — c'est le cas le plus fréquent, même pour les plus qualifiés — la véritable misère.

Puis nous souhaitons que ce premier dossier invite nos amis à nous faire connaître, par des photos et toutes les indications utiles, d'autres artistes qui méritent d'être signalés.

Enfin, nous espérons servir un esprit. Encore et toujours, Cet esprit, c'est le sens du possible.

Le possible, à partir des ressources créatrices qui existent.

Le possible en ses limites *humblement acceptées. Arrivera-t-on jamais à ce que quiconque fait une commande ne se règle pas sur son « idéal », mais se contente de ce qui est réalisable valablement, grâce aux artistes existants? Quant à l'artiste, réjouissons-nous lorsqu'il ne force en rien son talent, quand il ne se laisse aller ni à jouer, si peu que ce soit, la comédie du grand maître, affectant la suprême liberté et se croyant capable de tout — aujourd'hui, plus que jamais, les grands maîtres sont justement les artistes qui acceptent leurs limites les plus étroites, qui font le plus difficilement les choses censées les plus faciles — ni à suppléer par des formules toutes faites (en serait-il lui-même l'inventeur) aux faiblesses de sa sensibilité actuelle.*

Le possible, en toute son extension. *Que la rencontre amicale d'une communauté chrétienne fervente et d'artistes doués révèle des possibilités merveilleuses, sans doute est-ce la plus grande leçon des expériences faites à Assy, à Vence, aux Bréseux, à Audincourt : là, ce sont des artistes illustres qui se sont découverts eux-mêmes en des lignes qu'ils n'avaient jamais envisagées. Mais, de bien d'autres points, affluent les témoignages. Celui de la maison de la Salette à Fribourg en Suisse est particulièrement significatif. Chaque fois qu'un prêtre d'âme généreuse et de discernement averti est obligé de construire, d'aménager une église, de la décorer, il réussit au-delà de ce qu'on pouvait espérer. Ainsi de l'Abbé Ledeur dans le diocèse de Besançon, de l'Abbé Lanotte dans celui de Namur, de l'Abbé Lecocq dans celui de Bayeux, de l'Abbé Mollard à Saint-Michel de Marseille, de l'Abbé Thomas à Chéry-lès-Pouilly et, Dieu merci, de combien d'autres.*

On nous demande des règles et même des recettes. Il n'y a que la vie d'un esprit. L'esprit éveillé dans les communautés et leurs prêtres pour faire confiance à l'esprit créateur et lui accorder ses chances.

P. R. Régamey, O. P.



Plusieurs élèves de l'École d'Art Sacré, 8, rue de Furstemberg, Paris-6e, tel Chapuis, dont ci-contre un carton de vitraux, sont qualifiés pour maints travaux dans les églises. Il est étrange que les demandes adressées à cette école demeurent si rares, quand les marchands prospèrent.

Chapelle des Pères Salésiens de Thonon. (Novarina, architecte).
Tapisserie d'Aubusson par Pauline Peugniez, exécutée par Jeanne Pérathon.
Bas-reliefs de Marie Arbel.



Le respect des qualités des matières franchement, humblement remises en honneur dans l'église, en toute leur simplicité, leur charme et leur force, voilà une des garanties les plus sûres d'un



renouveau des arts sacrés par la base même.

Ci-dessus : céramiques de Vallet ; ci-contre : clochettes par Szekely-Borderie. Sur la couverture, tissu de Plasse-Lecaisne.





Jean et Jacqueline Lerat. Croix en pierre, avec motifs en grès dans un rond-point de forêt.

A SAINTE-THÉRÈSE DE VILLEJUIF
1 et 2. Vierge, par Mabel Gardner.
3. Crèche : La Vierge, par Mabel Gardner, l'Enfant, par A. Dubos.

1

MISE AU POINT

M. Untersteller, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, et plusieurs professeurs à l'Ecole qui sont de nos amis nous ont, plus que courtoisement, cordialement, dit leur peine de l'article : « Un concours à l'Ecole des Beaux-Arts », paru dans notre numéro « Jeune architecture ». De l'échange de vues qui s'en est suivi, nous tenons à dégager loyalement les conclusions :

1° Nous avons le rôle ingrat de *prendre conscience* de la situation où mille causes historiques ont mis les arts et leurs institutions, notamment l'enseignement. Les hommes qui en ont la charge sont bien plus victimes que coupables. Lorsque nous sommes amenés à employer des termes sévères au sujet de certaines choses, nous ne prétendons en rien fixer les responsabilités des hommes. Et nous nous excusons auprès d'eux d'en avoir donné l'impression.

2° Précisément en ce qui concerne l'enseignement de l'architecture, M. Untersteller et les nouveaux professeurs (parmi lesquels nous tenons à nommer MM. Sonrel et Gutton), ont fait un effort certain pour remédier aux maux que nous avons signalés. En particulier ils nous assurent que, depuis un an ou deux, les concours sont jugés avec beaucoup plus d'attention et les élèves à l'esprit réaliste et ouvert ne sont plus condamnés à marquer le pas.

3° En ce qui concerne le concours dont nous parlions, si les projets les plus intéressants n'ont pas été primés, c'est parce que le thème de ce concours n'était pas l'architecture de l'église proposée, mais précisément le rapport des trois arts : architecture, peinture (vitrail, céramique) et sculpture. Il se trouve que les élèves architectes les plus remarquables n'ont guère fait de place aux autres arts ou que leurs collaborateurs étaient trop faibles. Ils n'ont pas été jugés seuls, mais les équipes de trois où ils étaient entrés. Le fait engage, nous semble-t-il, à des réflexions dans le sens même de notre note sur la « collaboration des arts » à l'Ecole. Mais enfin, en stricte justice, ces architectes étaient dans leur tort, n'étant pas entrés dans le jeu qui était celui de ce concours.



3



La Bastide de Besplas

L'œuvre réalisée par l'abbé Casy-Rivière dans son église de la Bastide de Besplas a une grande valeur significative. Ce village se trouve au nord de l'Ariège à une heure de car de Toulouse. Il a reçu pour curé en janvier 1951 un prêtre ardent qui a fait de la réfection de l'église le symbole et le facteur du renouveau de la paroisse, pour ainsi dire son sacrement : signe efficace de ce qu'il représente.

L'abbé Rivière est une vocation tardive. Il a été instituteur public. Dieu l'a conduit à la foi par des chemins singuliers, puisque le choc initial lui vint du livre de Montherlant, *Aux fontaines du désir* ! En même temps que de sa Bastide, il s'occupe des groupes universitaires de la région. Quelque ouverture sur le monde et sur les choses de l'esprit ne nuit certainement pas aux humbles tâches d'un ministère de campagne.

Rien n'est émouvant comme de voir ici et là des pasteurs humblement engagés dans la vie de leurs ouailles *en toutes ses dimensions* retrouver cette « mystique » du dévouement à l'église que j'avais naïvement rêvé, après la Libération, de répandre de paroisse en paroisse à travers toute la France, que le cardinal Suhard, à ma demande, exprima en un noble texte et dont le chanoine Boulard, Dom de Laborde et moi avons alors élaboré la charte (1). Nos appels n'ont guère provoqué que l'inquiétude, comme si, ignorants des réalités, nous invitions à tout « chambarder ». On n'a voulu y voir que prétentions d'esthètes, souci d'un « purisme », d'un « bon goût » et « d'audaces d'avant-garde » qui non seulement n'importaient en rien à la vie paroissiale, mais ne pouvaient qu'y jeter le trouble. C'est que la plupart des prêtres se sont accoutumés à l'aspect actuel des églises ; cet aspect les scandalise si peu qu'ils sont au contraire scandalisés quand on leur dit qu'il présente au monde le visage de l'Eglise d'une façon qui la trahit et la rend odieuse. Ces prêtres ne prennent pas garde que nous ne voulons pas de changements accomplis dans l'église en dehors de toute une vie de retour à la Parole de Dieu, à la Liturgie, d'action fraternelle, miséricordieuse, apostolique. Et, répétons-le, ces changements (épuration, digne présentation, œuvres nouvelles) doivent être le quasi-sacrement du renouveau de la vie, de même que l'église-édifice est le quasi-sacrement de l'Eglise. Ce renouveau, normalement, appelle cette mise en valeur, qui en est le témoignage, l'occasion et même pour une grande part l'agent.

Les gens qui crient contre l'église d'Assy ne se doutent pas que telle est la signification la plus profonde de cet ensemble aussi mal compris spirituellement que fameux. Chaque année nous apporte plusieurs exemples de réalisations plus humbles. Et dans tous les cas, sans exception, là où les gens du dehors et le clergé des alentours crient casse-cou, ricanent, s'indignent, envoient des plaintes calomnieuses à l'évêché et même à Rome, toujours, lorsque l'œuvre est accomplie en amitié entre le pasteur, les fidèles et les artistes, *elle est plus efficace qu'une mission.*

A la Bastide de Besplas, l'abbé Casy-Rivière a appelé une équipe d'élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse. Durant deux mois l'été dernier,

(1) Brochure envoyée à tous les curés de France en 1946 ; numéro de *L'Art Sacré*, 1947, n° 3 : *Le zèle de la maison de Dieu.*



La Bastide de Besplas. Les mystères joyeux du Rosaire. Fresque de la chapelle de la Vierge, par R. Clerq-Roques.
Photo Raillart-Loupiac.

toute la population s'est dévouée avec eux. Un roulement s'établit entre les familles pour que chacune à son tour reçût gratuitement aux repas d'une journée l'équipe avec les personnes venues du dehors à l'occasion des travaux ; à certains jours, il y eut ainsi douze à quinze bouches à nourrir. Tout le monde a voulu travailler. Sa fournée faite, le boulanger creusa la petite cuve des fonts baptismaux ; c'est le maire qui a forgé la lampe du Saint-Sacrement. La municipalité fit refaire la place devant l'église et tous les habitants de cette place crépirent à neuf leurs maisons.

Dans une telle atmosphère, l'art reprend son sens. Il redevient un langage direct et vraiment populaire. Les rapports humains aident les fidèles à percevoir des valeurs qui les heurteraient si elles leur étaient imposées ou même proposées sur un plan seulement artistique, en des œuvres à admirer, à critiquer. Ces mêmes rapports donnent aux artistes l'expérience vivante de l'esprit des fidèles. Et cela dans un zèle commun. Une communion de tous s'accomplit, au niveau le plus haut, et dans une charité qui les dépasse.

Fortuitement, nous avons eu connaissance d'une lettre récente de l'un des peintres Raymond Clercq-Roques à l'abbé Rivière. Nous avons insisté pour en publier quelques lignes, parce que combien d'autres artistes, pourraient les signer ! Le jeune peintre est maintenant à Alger — sans travail, bien entendu. « Je ne sais si l'éloignement m'y aide, écrit-il, mais il me semble qu'il fait bon prier dans notre petite église de la Bastide. Ne croyez pas qu'il entre dans ce sentiment le moindre orgueil de l'œuvre accomplie, mais, voyez-vous, elle représente pour moi tout ce que nous avions de beau dans nos cœurs et que nous y avions mis. C'est comme si, malgré toutes nos taches, nous avions gardé ce coin de pureté pour elle, comme on garde son corps pour l'épouse. En quittant la Bastide, je voyais ma vie toute tracée, j'allais me consacrer à Dieu dans mon travail, chanter sa gloire avec mes pinceaux, si malhabiles soient-ils. » — Hélas !

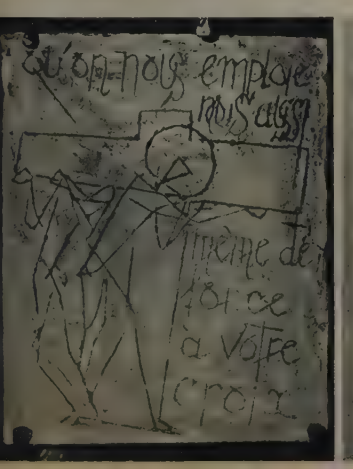
Sur la valeur artistique de l'ensemble, nous ne prétendons pas nous prononcer, parce que nous n'avons pas encore pu le voir. Plusieurs personnes, fort diverses, nous l'ont spontanément signalé. Tout le monde est saisi par la valeur religieuse de l'atmosphère. La nef est d'un bleu sombre pour forcer les regards à se porter sur le sanctuaire lumineux. Là un crucifix ancien et deux statues du XVIIe siècle que l'on a retrouvés dans la paroisse composent toute la décoration avec un Christ en majesté dans le tétragramme, peint au-dessus de l'autel par Pierre Igon. Les autres peintures les

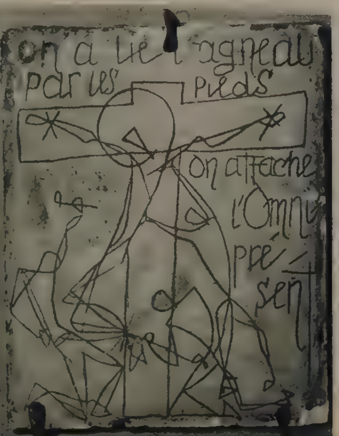
La Bastide de Besplas. Le Baptistère. Fresque par Igon. Mosaïque par Léon Zack.
Photo Raillart-Loupiac.

plus considérables sont un ensemble évoquant les mystères joyeux du Rosaire, œuvre de Raymond Clerq-Roques et une grande peinture en l'honneur de saint André, patron de la paroisse, par Jacques Fauché. Un aîné, Léon Zack, l'auteur du beau chemin de croix non figuratif de Carsac (« Art Sacré », sept.-oct. 1950), a gravé dans la pierre un chemin de croix d'un libre graphisme et a décoré en mosaïque le sol du baptistère.

S. Exc. Mgr Guiller, évêque de Pamiers, déclara lors de la bénédiction de l'église renouvelée, le 23 septembre, qu'elle était « un témoin du renouveau de l'art sacré ». Témoin exemplaire de cet *esprit* qu'une malheureuse querelle méconnaît complètement, risque d'éteindre, mais qui aurait de quoi ranimer la vie religieuse dans toutes les paroisses.

P.-R. R.









Albert Dubos. Notre-Dame de la Salette, Mont-Planeau, Fribourg.



L'apparition de la Salette et l'art

L'ICONOGRAPHIE de Notre-Dame de la Salette comporte jusqu'ici trois groupes d'œuvres dont les différences, fortement accusées, sont assez significatives.

D'abord, dans les années qui ont suivi l'apparition (1846), l'on a affaire à des gravures sans prétention, qui sont charmantes, ou à des représentations populaires d'une grande saveur. Une gravure vivante, comme celle que nous reproduisons ci-dessus, fait regretter l'inondation des cartes postales de notre époque. En ce temps-là les arts populaires étaient encore en pleine vitalité dans l'Europe entière. C'étaient eux surtout qui figuraient l'apparition aux deux bergers, et leur sincérité était aussi noble que vive et fraîche.

Mais bientôt l'on désira de la « Belle Dame » des représentations plus ambitieuses, qui parussent d'un goût plus relevé, et dont le style semblât « correct », « châtié ». Les voyants avaient parlé d'une « belle Dame » en feu, marchant sur la pointe des herbes, ornée de fleurs et de rayons. Quel problème, pour un sculpteur, d'interpréter un tel sujet! Quelle *transposition* audacieuse il lui eût fallu accomplir, dans l'impossibilité évidente d'une *représentation*! On ne voit pas qui, à l'époque, s'en fût trouvé capable. Mais on tomba dans le prosaïsme le plus plat, en s'adressant à des « fabricants de statues » : dès lors le clergé ne savait plus faire appel qu à ces fournisseurs. La fameuse statue de la Vierge assise et pleurant la tête dans ses mains est, hélas! un bel exemple de ce que Huysmans appelait le « style locomotive ». (Il pensait aux locomotives de son temps : depuis, elles sont souvent devenues admirables.)

Une imagerie lamentable se répand donc à travers le monde.

A la suite d'œuvres sèches et inexpressives, dominent, à la fin du siècle et jusqu'à maintenant, les effigies molles et sentimentales. Inutile de souligner combien elles sont contraires au message de la Salette. Un cas particulièrement ridicule est la statue italienne que nous publions, avec son


P. G. R
Apparizione della Madonna
Sopra una Montagna di La Salette





DEUX ESPRITS, DEUX MONDES

I. - L'art populaire vers 1865

1. — Peinture polonaise (Varsovie) 50 × 80 cm. Photo Schnydrig.

2. — Petit panneau de bois avec tissu brodé (Italie) 100 × 142 mm.

II. - " Le style locomotive "

4. — " Celle qui pleure " (fonte).

et l'imagerie bondieusarde

3. — Statue italienne.

(Voyez le texte page 23)











Simone Froment. Notre-Dame de la Salette. Photo Marc Vaux.

visage qui, afin d'être « beau », puisqu'il s'agissait d'une « belle Dame », s'inspire de la plus conventionnelle statuaire de la décadence gréco-romaine, encore amollie. Bien entendu, les bonnes sœurs s'en sont mêlées et cela nous a donné des images minaudières, comme celles dont nous reproduisons quatre échantillons. Inutile d'insister sur ce que peuvent être les illustrations des bulletins, brochures, prospectus, etc...

Maintenant a commencé une troisième époque. A notre connaissance ses premières œuvres sont les petites peintures de Jean Hugo, dont trois ont été publiées par *l'Art Sacré* en janvier 1938. Puis ce fut, en 1940, une peinture de Maurice Denis, qui se trouve dans notre maison de Mont-Planeau, au-dessus de Fribourg (Suisse).

Ces dernières années, j'ai fait appel à des artistes pour l'illustration du bulletin que nous publions (*L'Art Sacré* de décembre 1949, gravure d'Yvonne Soutra), et pour la décoration de Mont-Planeau, Albert Dubos nous a fait la statue, vêtue, de « Celle qui Pleure », saisissante en sa grande sobriété; Mabel Gardner, deux charmantes Vierges. Simone Froment et Yvonne Soutra ont peint la chapelle. Cette dernière a décoré aussi la chapelle de notre maison de Saint-Gall.

Jean Olin a composé pour nous deux triptyques.

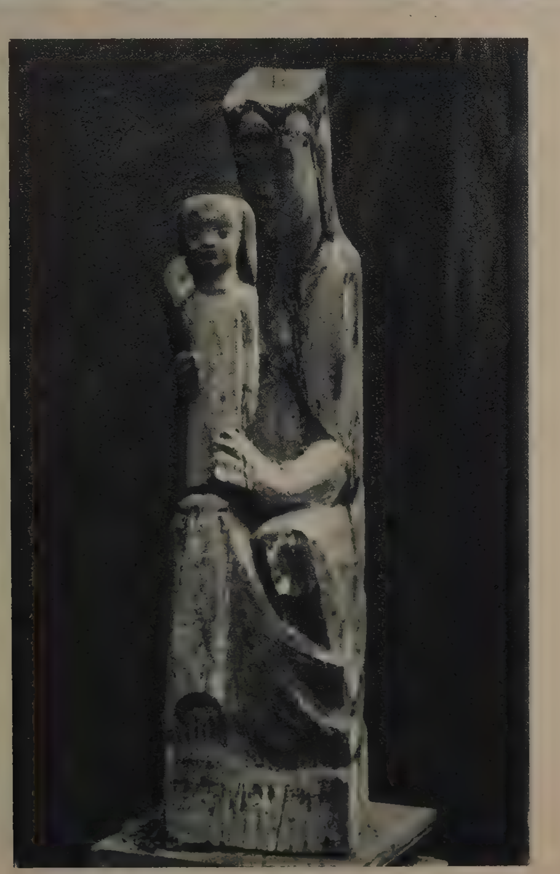
Un peu partout dans le monde les images se renouvellent. Un réel progrès se marque à cet égard dans les publications de notre congrégation, par exemple en Italie.

D'autre part, spontanément, certains artistes sont touchés par la prodigieuse venue de la Sainte Vierge sur cette montagne, comme l'avait été Jean Hugo, et éprouvent le besoin de dire, avec quelle humilité, leur émotion. Telle Hermine-David, en une de ses eaux-fortes les plus pures.

Un ex-voto d'Edouard Collin mérite particulièrement de retenir notre attention. Combien froides sont sur les murs des sanctuaires les rangées des plaques de marbre! Elles chantent mal les louanges de la Vierge. L'ex-voto devrait

Photo Gross, Saint-Gall.

Yvonne Soutra
Chapelle de la Salette
à Saint-Gall.



Albert Dubos. Vierge à l'Enfant. Photo Bernès-Marouteau.

toujours raconter à nos yeux une histoire, et la raconter avec amour. Lorsque nous l'apercevons dans le sanctuaire, il nous appelle et nous dit : « Voyez donc la jolie chose que la Vierge a faite! C'est étonnant, n'est-ce pas? Maintenant, allez regarder mon voisin. Il va vous conter une tout autre histoire, pleine aussi de merveille et de tendresse. Ah! vous ne connaissez pas la Sainte Vierge : il faut que vous ayez confiance en elle .» L'ex-voto d'Edouard Collin rouvre la tradition de ces récits sincères et familiers. Il exprime l'action de grâces du peintre et de sa famille protégés durant un bombardement. Leur maison se trouvait à cent mètres de l'usine Renault, et pas une vitre n'en fut cassée. N'était-elle point semblable à une petite cage de verre que Notre-Dame de la Salette aurait affectueusement tenue en ses mains?

Revenant au modeste effort que nous avons tenté dans notre maison de Fribourg et qui rayonne dans la congrégation, nous aimerions exprimer quelques réflexions et quelques vœux. A des œuvres extraordinaires, comme la chapelle de Matisse, la généralité des fidèles ne sont pas préparés. S'ils vont en pèlerinage à Vence, c'est pour s'étonner de ne pas voir de nez dans le visage de la Sainte Vierge. En Suisse, nous n'avons pas de pareils chefs-d'œuvre, mais c'est un fait que le plâtre et le faux gothique y ont perdu la la bataille, que le niveau habituel est bien supérieur à celui que l'on constate couramment en France dans les paroisses et les communautés religieuses. Le résultat n'a pas été obtenu par des hardiesses isolées, mais par le travail lent et consciencieux de toute l'équipe des artistes. Une certaine évolution générale s'est accomplie. On n'a du reste pas parlé au public d'un effort artistique. On a simplement attaqué la paresse et le mauvais goût où on les trouvait. On les a attaqués sans crier à la réforme générale. Une couverture de bulletin, une mise en pages, enfin soignée, des illustrations de qualité et l'attention portée jusqu'aux dernières vignettes. Ensuite, une chapelle, et de nouveau l'humble dessin d'un tampon, une bannière, une série d'images. Tout doucement, les fidèles qui voyaient cela ont commencé à comprendre. La restauration de notre séminaire de Mont-Planeau fut l'occasion du départ sans regret des statues de plâtre. Les nouveaux vitraux, une tapisserie, le chemin de croix réunirent même les suffrages des bonnes sœurs cuisinières, ce qui touche au miracle. Un peu partout, la conviction s'affermit qu'il faut s'adresser aux artistes authentiques pour qu'une œuvre « dise » quelque chose. Si tout n'a pas abouti complètement, *un chemin a été fait. De plus en plus nombreux sont ceux qui ont compris que la sensibilité d'une œuvre n'est pas une vaine querelle d'esthétique, mais que l'esprit lui-même y est engagé. Avec cela l'artiste retrouve son crédit.*



Edouard Collin. Ex-voto. La Salette (v. le texte ci-dessus).



Jean Olin. L'apparition. Mont-Planeau (Fribourg)

Pour être méchant, j'ajouterai que cet effort, si humble qu'il soit, a été entrepris et mené de Suisse, alors que le pèlerinage se trouve en France, et que, pour se faire aider, nous autres Suisses avons cherché des artistes en France : ils se sont mis volontiers à notre disposition, *parce qu'en France ils avaient malheureusement trop de temps libre*. C'est ainsi que les Olin, Soutra, Froment, Dubos, Gardner, Arbel, Hermine-David, Bouchaud nous ont aidés. Et on aimerait recommencer, tellement c'était un plaisir de travailler avec eux.

Ernest SCHNYDRIG,
Missionnaire de la Salette.



Deux vues de la Salette, Photos Schnydrig.

POST-SCRIPTUM.

Donc, tournant la page, vous avez reçu tout à coup le choc de ces deux admirables photos.

Et c'est un rappel à l'ordre assez terrible.

L'esprit est évidemment le même de ces solitudes et du message qui s'y est fait entendre. Mais aussi trop évident, leur contraste avec les aimables œuvres, jusqu'ici mineures, qu'ils ont inspirées.

Assez terrible, oui, la tentation de transposer le proverbe qui, en toutes choses, nous hante : « Si ce que tu as à dire n'est pas plus beau que le silence, tais-toi. » C'est la tentation de mépriser, de tenir pour nulle et non avenue toute représentation de la Salette qui n'atteint pas à cette plénitude intense et à ce dépouillement sacré.

Une voix, naturellement, nous répond : Ce serait espérer l'impossible! Elle se trompe, cette voix. A plusieurs reprises l'art nous a fait bel et bien entendre le langage que parlent ces montagnes. Cézanne y accéda, et Rouault, et Picasso. Et Bazaine s'y élève aujourd'hui.

La conclusion sage est plutôt qu'il faut distinguer deux plans. Une certaine hauteur d'exigence est en art ce que l'héroïsme est dans la vie. Elle ne saurait devenir la règle commune. Un art qui tente d'être honnête sur le plan des pauvres chrétiens moyens et de leurs vertus de tous les jours mérite qu'on le serve auprès de ce peuple fidèle. Les situations concrètes, dans les milliers d'églises et de communautés diverses, lancent leurs appels. *Nous devons les écouter jusque sur la sainte montagne. L'évasion par en haut ne vaut pas mieux que les autres. Et quelque tâche que l'on accomplisse, cette tâche ne demeure* chrétienne *qu'autant qu'elle est l'œuvre d'une très humble communion, réelle en toutes ses dimensions. Nous croyons donc opportun le plaidoyer du Père Schnydrig, nécessaire ce numéro, — nécessaire et somme toute valable, quoique nous ne nous fassions pas d'illusion sur les faiblesses mêlées aux qualités en plusieurs des œuvres qu'il présente.*

Seulement, cet appel des besoins courants et ces efforts multipliés pour améliorer le milieu, pour obtenir patiemment de toutes parts des œuvres moins indignes de leurs fonctions sacrées, ce ne sont pas ceux, en vérité, qui courent aujourd'hui le plus grand risque d'être méconnus. Ah certes! nous savons le prix de ces humbles progrès, et combien ils sont difficiles à obtenir. Mais l'invraisemblable tollé déchaîné par Assy et par Vence suffirait à nous avertir que les valeurs les plus menacées, aujourd'hui comme naguère, ce sont toujours les plus hautes. Si nous nous imaginions qu'en cela quelque progrès s'était accompli depuis vingt ou trente ans, nous serions bien détrompés. La rupture que de telles œuvres provoquent dans la sensibilité déclenche la fureur. Mais des œuvres peuvent-elles ne pas commencer par nous heurter, par déchirer même quelque chose en nous, si elles lancent des appels analogues à ceux de l'héroïsme, si elles sont dans l'ordre de l'art ce que dans la nature est un paysage austère et sublime — si elles transmettent un peu du choc que font la parole de Dieu et la croix?

Gardons-nous bien, du reste, de surfaire le plan



de l'aimable moyenne, de prétendre qu'il ait une consistance et stabilité qui en fait lui manquent, ni surtout d'ériger en normes ce qui s'y trouve de médiocrités (on le fait surtout en applaudissant aux formules de style « modernes », quelles qu'elles soient). Dès que ce plan semble s'affermir quelque peu ici ou là, nous sommes tentés de crier victoire. Mais quelles défaillances aussitôt nous déçoivent! Ce que nous n'avons fait qu'indiquer par ces mots : « le drame actuel des moyens et des petits génies », mérite grande attention; il faut l'observer sous ses multiples formes. Depuis une trentaine d'années, on croit souvent la partie près d'être gagnée; pourtant les succès sont trop rares et le plus souvent trop incertains; s'ils réjouissent outre mesure, c'est parce que le niveau général demeure trop odieusement bas et que les encouragements s'obstinent à aller d'une façon trop habituelle au pire.

Enfin débarrassons-nous de cette imagination commode selon laquelle on ne pourrait tenter pour les chrétiens moyens que des demi-mesures, les compromis prétendus progressifs d'une soi-disant prudence, tandis que les œuvres des maîtres d'aujourd'hui ne pourraient être appréciées que de « cénacles », d' « initiés ». Il est très vrai que les fidèles ont besoin d'être préparés et que trop de préjugés et d'habitudes les détournent des formes d'art directes, fortes et vraiment créées, *de toute authentique* poésie. *Finira-t-on par nous croire, lorsque nous assurons que, dans la pratique, non seulement nous n'ignorons pas cet état de choses, mais que nous exigeons qu'on en tienne compte, qu'on ne porte pas le trouble, faute de préparation, dans les communautés chrétiennes? Ni à Assy, ni à Vence, ni aux Bréseux, ni à Audincourt, cette exigence n'a été méconnue* (1). *Mais quelque grave que soit cet état de choses, il est accidentel. En nature — et l'expérience le vérifie souvent aujourd'hui, malgré tout ce qui vient embrouiller les données, — le génie, quelque beauté singulière et déchirante, aussi bien que l'héroïsme, c'est ce qui va le plus droit au cœur des simples et ce sont les simples en qui ils trouvent le plus digne écho. Certes, l'héroïsme — ou ce qui lui correspond dans l'ordre artistique — ne saurait être la règle générale. Mais d'abord qu'on l'estime au-dessus de tout! quand il se montre, qu'on le reconnaisse! et qu'on n'en frustre pas ceux qui y aspirent! Il n'est, du reste, que la valeur commune à son degré suprême; aussi est-ce son appel, qui, sans cesse, la relève au-dessus du médiocre où sans lui elle retombe. Malheur à elle si elle le méconnaît!*

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

L'ART SACRÉ.

(1) Nous nous permettons de renvoyer à la brochure de P. R. Régamey *La querelle de l'art sacré* (Edit. du Cerf, 1951 ; c'est l'article paru dans *La Vie Intellectuelle* de Novembre). Nous reviendrons, bien entendu, sur ce point important dans les deux numéros en préparation : *Tour d'horizon* (Mai-Juin) et *Snobisme ou démagogie dans l'art sacré.*



Aube, par les Dominicaines de Cannes.

SOMMAIRE

L'ART SACRÉ, R.R.P.P. Couturier et Régamey O.P. directeurs
Fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Le fascicule : 180 francs

Abonnement : un an. France : 800 fr. ; Étranger : 1.200 fr. ; Abonnement de soutien : 1.500 fr.
aux Éditions du Cerf, 29, Boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e — C.C.P. Paris 1436-36

Imp. MARÉCHAL, 16, rue Mathis, Paris-19e — Le Gérant : FLEURET. Autorisation n° 10.886.